

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Ordo des fidèles. — II Solennités de titulaires. — III Oh ! ces dévotes ! — IV L'Ordo de 1904. — V Chronique sherbrookienne.

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 15 novembre

Fête de la Pureté de la Ste Vierge, *double majeur* ; mém. de Ste Gertrude et du VI^e dim. après l'Epiph. ; préf. de la Ste Vierge ; dernier Ev. du dim. — Aux II vêpres, mém. 1^o de S. Stanislas (du 13 fixé au 16), 2^o de Ste Gertrude, 3^o du dim.

SOLENNITÉS DE TITULAIRES

Dimanche, le 22 novembre

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennités des titulaires de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge, de Sainte-Elisabeth (Joliette), de Saint-Félix-de-Valois, de Saint-Émond, de la Présentation (Dorval), de Saint-Colomban, et, *par anticipation*, de Saint-Clément (Viauville), de Saint-Jean-de-la-Croix et de Saint-Léonard.

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Solennités des titulaires de Saint-Hughes (Sarsfield), de Saint-Félix-de-Valois (Chénéville), de Saint-Albert, de Saint-Colomban (Quinville), de Sainte-Cécile (Masham), et, *par anticipation*, de Sainte-Félicité (Clarence Creek) et de Sainte-Catherine (Metcalf).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Solennités des titulaires de la Présentation et de Sainte-Cécile (Milton).

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES. — Solennité *anticipée* du titulaire de Sainte-Flore.

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Fête du titulaire de Sainte-Cécile (Whitton) ; solennité de celui de Saint-Edmond (Coaticook).

DIOCÈSE DE NICOLET. — Solennités des titulaires de Sainte-Elisabeth (Warwick), de Saint-Félix-de-Valois (Kingssey) et, *par anticipation*, de Saint-Léonard.

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Fête du titulaire de Sainte-Cécile (cathédrale) ; solennité de celui de Saint-Clément (Beauharnois).

J. S.

OH ! CES DEVOTES !

L y eut, dans la petite ville de X..., un gros scandale. La preuve qu'il fut gros, c'est que la pauvre Mademoiselle Rosine, héros et victime de l'affaire, en pleurait encore vingt ans après; et qu'elle ne voulut pas s'éteindre, à son quatre-vingt-deuxième printemps, sans demander une dernière fois pardon à la paroisse représentée, autour de son lit d'agonie, par M. le Curé, la Présidente des Enfants de Marie et la Prêfète du Rosaire.

C'était la meilleure fille du monde. Ayant perdu sa sainte mère alors qu'elle avait à peine seize ans, elle avait appris, en se dépensant pour son père infirme et pour ses petits frères, l'art de se sacrifier pour tout le monde. D'une condition modeste mais à l'abri de la gêne, douce, intelligente, gaie comme un oiseau, agile comme un papillon, sérieuse pourtant et foncièrement bonne, Rosine avait vu d'excellents partis s'offrir à elle. Mais voilà... il fallait d'abord élever tous ces bons hommes et les établir: « Quant à moi, nous verrons cela plus tard ». Et lorsque le dernier fut établi, elle avait coiffé sainte Catherine, et il y avait déjà un essaim de neveux et de nièces qui ne permettaient plus guère à sa liberté de prendre son vol, ni à son dévouement de prendre des vacances. Bref, sans s'en douter, Rosine se trouva prise, comme tant de vénérables vieilles filles, dans l'engrenage de la Charité. De plus, elle s'était fait des habitudes: sa petite messe tous les matins, ses communions, ses lectures pieuses, ses pauvres, ses galopins de la laïque à préparer à la première communion, le dispensaire, la bibliothèque chrétienne, les réunions de confréries, les cotisations pieuses à recueillir, enfin ses bonnes amies à voir; et... son chat. Il faudrait sacrifier tout cela? « Eh bien, non! Et tant pis si un jour je suis vieille fille! »

Pauvre Rosine, elle l'était déjà; seulement — c'était son faible — elle n'eut jamais le courage de se l'avouer, et encore moins celui de se l'entendre dire.

Ses « bonnes amies » étaient Madame de Flaure et Mariette Courbin ; Madame de Flaure, l'admirable veuve qui fournissait à cette congrégation (non autorisée) de toutes les vertus les trésors de ses conseils et de son argent ; Mariette Courbin, la spirituelle petite bossue, qui tenait les écritures de la Charité, taillait et cousait de ses doigts de fées des charretées de jupes, pantalons, chemises et layettes, linges et ornements sacrés... pour les pauvres et pour le bon Dieu. Rosine aux pieds légers (malgré sainte Catherine) faisait les courses. Et M. le Curé disait que ce trio était « sa petite Sainte Trinité » : vie, intelligence, amour au service du bien. Et le Capitaine Francœur, moins théologien, ajoutait que si ces trois créatures arrivaient un jour à se faufiler en enfer par contrebande, elles trouveraient le moyen de convertir le diable... et sa femme, s'il est marié.

Est-ce à dire que Rosine et compagnie n'avaient point de défauts ? — Oh non ! — Par exemple, Mariette avait dans sa bosse un plein sac de petites malices qu'on ne pouvait pourtant pas laisser sans emploi ; par exemple encore, la grave Madame de Flaure ne supportait pas les religieuses à ombrelle et les femmes à bicyclette. Quant à Rosine, elle prenait des colères bleues lorsque sa nièce venait la voir avec son chapeau rouge et ses mollets nus au vent ; elle l'appelait « indécente » ; ou encore, lorsque Madame Pinchet amenait son chien à l'église, elle avait soin de lui marcher sur les pattes... pour lui apprendre à rester chez lui ; mais surtout, Rosine portait au cœur une haine... une haine profonde, irréconciliable, indéracinable. Elle avait horreur des courants d'air. Ce fut son malheur, comme vous le verrez, cher lecteur, par le scandale dont voici l'histoire.

A l'un des vitraux de l'église de X..., dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié, juste en face de la porte latérale, il y avait un vasis-tas assez élevé, auquel le sacristain avait attaché une ficelle pour qu'il pût l'ouvrir ou le fermer d'en bas à volonté. Jusqu'ici, rien que de très naturel ; c'était son droit et même dira-t-il, plus tard, son devoir ! Seulement, les pieuses personnes qui venaient prier dans la chapelle n'avaient pas, toutes, les mêmes vues sur l'usage à faire du

vasistas et de la ficelle. Les unes, se rangeant à l'avis de Madame Traisillon, aimaient l'air pur et tiraient la ficelle pour ouvrir le vasistas ; d'autres, comme Mademoiselle Rosine, se levalent aussitôt et tiraient la ficelle pour le fermer ; car, remarquez bien que, entre la malencontreuse fenêtre et la porte latérale, il s'établissait un courant des plus frais. Ces ouvertures et fermetures, aussi arbitraires que continuelles, étaient déjà une usurpation sur les droits du sacristain : il s'en plaignit à M. le Curé. Mais lorsque le lendemain il trouva sa ficelle coupée à deux mètres et demi de hauteur, il se fâcha ; et lorsque le surlendemain, après s'être donné la peine de rattacher la partie emportée, il trouva sa ficelle gisant par terre, coupée à cinq mètres du sol, de tels éclairs jaillirent de ses yeux, de telles foudres s'amoncelèrent sur son front, que les anges du sanctuaire eux-mêmes durent en trembler. Renversant chaises, bancs et crédences, il se précipita en coup de vent à la sacristie : « Monsieur le Curé, c'est ma ficelle, encore ma ficelle..., toujours ma ficelle... oh ! si j'attrape le coupable !... — Mon brave Thomas, réplique le bon pasteur, il ne s'agit pas de se fâcher, il faut surveiller. Par exemple, entre l'Angelus et le premier coup de la messe, que faites-vous tous les jours ? — Je mange ma soupe à la maison. — Eh bien, prenez une échelle et remettez la ficelle ; puis, demain, après l'Angelus, allez à la maison, mais laissez la soupe et revenez vite à l'église. Ainsi fut fait.

L'Angelus sonne ; Thomas s'en va, et Thomas revient. Le silence le plus profond règne dans la nef. Thomas commence à croire qu'il est volé. Il arrive à la chapelle de Notre-Dame de Pitié en tâtonnant, car le jour commence seulement à poindre, et cherche la ficelle.... Elle n'y est plus. Ses yeux vont à la vitre mystérieuse... et il pâlit... Sur le socle de Notre Dame de Pitié, à gauche et un peu au-dessous du vasistas, il vient d'apercevoir une forme humaine, « une statue ? pas possible ! Puisque j'ai enlevé la Vierge, l'autre jour ; et puis... on dirait que ça remue ! Une vision ? un fantôme ? Thomas n'a pas peur : allons-y » !... Et faisant un pas en avant, il trébuche dans une échelle tombée là, et entraîne dans sa chute, avec un épou-

v
n
c
ar

les
no
poi
ava
tain
Ord
tout
tal
trépi
tes s
pleur
que a
par l
ma do
ce ; Mi
ces déi
sionnal
Madam
pauvre
Vollà
d'air ».
Lorsq
me de F
sa bonn
main tre
Vous
ture dans
en train d

vantable fracas, cinq chaises et trois prie-Dieu. Au vacarme des meubles se mêle un cri d'effroi, un cri de femme. M. le Curé accourt avec une lumière ; une douzaine de paroissiennes fraîchement arrivées le suivent.

... Et voilà qu'un fou rire s'empare de la pieuse multitude, tordant les visages, secouant les bustes, faisant pleurer les yeux. La Vierge noire, c'était Mademoiselle Rosine qui était allée se percher là-haut pour condamner définitivement le vasistas avec du fil de fer, et qui avait laissé tomber l'échelle. Oui, Mademoiselle Destombes, secrétaire des Enfants de Marie, zélatrice du Rosaire, professe du Tiers-Ordre de saint François, trésorière de la Conférence, membre de toutes les académies pieuses de X... La bonne Rosine sur un piédestal à cinq mètres de hauteur, pleurant à chaudes larmes, confuse, trépignant impuissante sur le socle maudit, tantôt joignant suppliantes ses mains crispées, tantôt s'en servant pour couvrir sa face en pleurs. Rosine là-haut, et tout au-dessus de sa tête, la sentence classique appliquée par l'Eglise à la Vierge désolée : « O vous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ». — Et, à ses pieds, le sacristain qui savoure sa vengeance ; Madame Traisillon qui triomphe, les commères qui ricanent : Oh ! ces dévotes ! M. le Curé lui-même qui se cache derrière son confessionnal pour en finir avec le rire insensé qui l'étouffe ; et la grave Madame de Flaure, toute triste, qui lui d'en bas : « Mais, ma pauvre Rosine, qu'allais-tu donc faire là-haut ; tu es folle vraiment. Voilà où devait te conduire à 62 ans ta rage contre les courants d'air ».

Lorsque l'échelle fut relevée et que Rosine s'en approcha, Madame de Flaure se haussa tant qu'elle put pour soutenir dans le trajet sa bonne amie ; et avant de toucher terre, Rosine put appuyer sa main tremblante sur la bosse de Mariette.

Vous pensez bien, cher lecteur, qu'on parla longtemps de l'aventure dans la petite ville très cancanière de X... M. le Curé qui était en train de faire la quête à domicile, en faveur des écoles chrétiennes.

nes, put recueillir abondamment les appréciations de ses paroissiens et paroissiennes. A quelques exceptions près, ces appréciations se résumaient en un mot : « Oh ! ces dévotes, M. le Curé, qu'elles sont méchantes !... »

Dans les salons, dans les magasins, chez le notaire et le cordonnier d'en face, ce fut partout l'entrée en matière : « Bonjour, M. le Curé, soyez le bienvenu ! Mais, dites donc, vos dévotes ? Oh ! qu'elles sont méchantes !... »

Lorsqu'il passa devant le lavoir du petit canal, ce fut une explosion : « M. le Curé, M. le Curé, venez donc un peu nous voir. Eh bien ! direz-vous encore du mal des blanchisseuses ? Et vos dévotes, M. le Curé ? — Non, mes filles, répondait en riant le bon Curé, je ne dirai plus que les blanchisseuses sont des bavardes ; je constate, au contraire, que les lavoirs sont créés et mis au monde pour salir le linge et blanchir les réputations ! ! »

Il y avait notamment un bureau de tabac où les chrétiennes à gros grains, et même à très gros grains, de X..., avaient l'habitude de se rencontrer. D'abord la buraliste était faite pour les comprendre ; sa maxime était celle-ci : « Il faut de la religion, mais pas trop... » Je sais aussi que c'était la maxime de Mlle sa fille sur la conduite de laquelle on avait à jaser. De plus, au bureau de tabac était annexée une épicerie, ce qui explique la clientèle féminine. Enfin, il y avait une arrière-boutique qui était un rêve... séparée du magasin par d'épais rideaux, donnant sur la cour et faiblement éclairée ; on pouvait s'y livrer des heures entières aux douceurs de la médisance sans être vu ni entendu. Aussi, la raison « Robinet, mère et fille » était devenue un vrai bureau de renseignements... pour dames. Quand on disait : Je vais chez les « Robinet », cela voulait dire : Je vais faire ma petite cueillette de cancans.

Or, M. le Curé arriva chez les « Robinet » au bon moment. L'arrière-boutique était pleine de dames ; et même il y avait là un monsieur, le Capitaine Francoeur, un converti, mais converti des pieds à la tête, charitable et pieux comme une nonne, simple comme un en-

iant, et avec cela, bourru et goguenard, comme tout vieux trouper qui se respecte.

« Bonjour Mesdames, bonjour Capitaine, dit M. le Curé en entrant. — M. le Curé, vous me trouvez dans l'occasion prochaine de pourfendre toutes ces mauvaises langues qui attaquent nos bonnes filles de la paroisse. — Oui, M. le Curé, clame le chœur, ce sont de méchantes vipères ! M. le Curé, c'est atroce !... des scandales comme celui-là ! — Mais non, Mesdames, mais non ! Elles sont bonnes, de tout petits défauts, c'est vrai, mais de si grandes vertus ! — Oh ! mon pauvre curé, crie le capitaine, comme vous y allez ! A coups de goupillon ! Cela ne suffit pas !... Ce qu'il faut pour ces langues endiablées, ce n'est pas de l'eau bénite, c'est mon sabre, et vous allez voir comme je vais les exécuter.

Mesdames et chères sœurs en Jésus-Christ (que vous ne servez guère et que vous imitez moins encore), vos petites sœurs les âmes pieuses ont des défauts : *concedo* (*concedo* était le seul mot latin que le capitaine se rappelât).

Elles sont critiqueuses et médisantes en petit ; quelquefois un peu jalouses et un peu gourmandes ; elles ne dédaignent pas un chou à la crème, le cas échéant ; elles s'irritent contre les courants d'air, et professent d'ordinaire un amour exagéré pour les chats.

Mais vous, chères habituées du cercle Robinet, vous les chrétiennes de la messe de onze heures, qui ne gardez de la religion que ce qui vous pose ; vous qui vous en faites un article de mode, et qui n'en auriez pas si vous étiez des hommes, auriez-vous la prétention de vous croire meilleures que ces excellentes filles ?

Elles sont médisantes ? Oui, à coups d'épingles, et vous à coups de stylet. Il n'y a pas une famille à X... où vous n'ayez fait des ravages. On ne compte plus les mariages manqués, les ménages désunis, les avenir plus ou moins brisés, les existences attristées par suite de votre bavardage. — Il est aimable, le Capitaine ! — Je commence seulement, ma fille ! Attendez la suite.

Elles sont jalouses, dites-vous ? Oui, jusqu'à faire parfois une pe-

tite moue, très amusante pour M. le Curé ; mais pas jusqu'à écrire des lettres anonymes féroces, comme celle dont j'ai vu le brouillon, et que, sans moi, Mme A... allait lancer contre Mlle B..., parce que celle-ci avait éclipsé sa fille au bal de la mairie. (Ici, la jeune Robinet piqua un soleil, et la mère en fit autant).

Elles sont vindicatives ? Oui, jusqu'à marcher sur les pattes de la chienne à Mme Pinchet... histoire de la former ; mais pas jusqu'à courir de l'évêché à la préfecture, pas jusqu'à emprunter la plume d'un journaliste franc-maçon pour faire déplacer un vicaire, qui a fait son devoir en dénonçant une toilette absolument inconvenante à l'église.

Elles sont égoïstes ? Oui, jusqu'à couper la ficelle chère à Mme Fraissillon et horripilante pour Mlle Rosine, sauf à passer le reste de la journée dans le dévouement pour tous... ; mais pas égoïstes jusqu'à refuser à leur servante, comme l'une d'entre vous, le temps d'entendre une petite messe le dimanche. Elles donnent beaucoup, vous donnez peu, et vous gaspillez en une soirée le pain qui nourrirait une famille pauvre pendant un mois.

Elles sont sensuelles ? Pas jusqu'à se lever régulièrement comme vous à 9 ou 10 heures du matin, puisqu'elles sont tous les jours à la messe de 7 heures ; pas jusqu'à se gorger de côtelettes le vendredi, jusqu'à se payer des bals en carême, jusqu'à se délecter dans de la littérature à la Zola. (Ici Mme Penton retourna vite une brochure qu'elle avait à la main... pour qu'on n'en vit pas le titre).

Elles sont légèrement bizarres ? Oui, sur des questions de bannières et de nappes d'autel ; mais elles n'ont pas l'inconséquence de ces chrétiennes riches qui placent leurs filles au couvent et leurs fils au lycée ; qui permettent à leurs filles d'être pieuses, et qui seraient désolées que leurs fils le fussent ; elles n'ont pas l'illogisme de ces mères croyantes qui font fermer une école catholique parce que le gamin aura reçu du cher Frère une chiquenaude. (Ici Mme Crotard se mordit la lèvre inférieure).

Elles n'ont pas l'hypocrisie de ces pharisiennes qui disent *Le*

Progrès, mais qui s'indignent contre *La Croix* parce que *La Croix* n'a point de charité ... pour le diable et compagnie. Elles n'ont pas la tartuferie de ces bas bleus que le prédicateur scandalise toujours, et qui ont fondé et qui entretiennent le bibliothèque de la rue Pompon... une sentine, mesdames, et c'est votre œuvre !

Enfin, ces bonnes âmes ne vont pas caqueter que M. le curé fait de la politique, lorsqu'il vous supplie de ne pas livrer vos enfants en pâture aux sectaires ennemis de notre foi.

Là, M. le curé ne put s'empêcher de soupirer et de dire : « Ah ! Capitaine, comme vous mettez les points sur les i. »—Et je n'appule pas même assez sur la plume, mon cher Curé.

Allons, mesdames et mes sœurs, laissez-moi conclure. Oui, Capitaine, et bientôt, n'est-ce pas ?— Bientôt, petite, parce que je renonce à faire ton examen de conscience, sans quoi

Donc, les dévotes ont leurs défauts, et celles qui ne sont pas dévotes en ont cent fois plus; les dévotes en ont de petits, et les vôtres, chères demi-chrétiennes, sont ordinairement des monstres de défauts. De plus, les dévotes ont des vertus, elles en ont de grandes et elles en ont beaucoup ; elles prient, elles font le bien autour d'elles, elles sont pures et simples. Vos vertus, mesdames du christianisme à petite dose, je ne les nie pas ; mais elles sont aussi minuscules que clair semées.

En somme, une bonne dévote..... Mais qu'est-ce donc, Capitaine, que ce merle blanc que vous appelez une bonne dévote ?— C'est une âme qui prie régulièrement, qui fréquente les sacrements, qui pense et parle comme l'Eglise, et qui se fait conduire par elle.

Une mondaine, c'est une âme orgueilleuse qui prie peu ou pas, et qui, allât-elle à la messe parce que c'est bien porté, garde au fond un mépris latent de l'Eglise, de ses interdictions, de ses lois et de ses prêtres ... dont elle sourit.

Eh bien ! j'achève une bonne dévote a plus de vertu dans son petit doigt que ces mondaines-là dans toute leur personne ; que vous, mesdames, qui êtes de cette confrérie. (M. le Curé est recoué par un bon rire qui veut dire : Amen.)

Seulement, voilà, c'est comme dit l'Évangile, vous voyez une poutre dont l'œil de ces saintes filles ... Une paille, Capitaine, reprend M. le curé.—Non ! Curé, je sais ce que je dis. Pour ces pharisiennes, les fautes des autres sont grosses comme des poutres, et les leurs légères comme des pailles, c'est-à-dire comme leur langue et comme leur tête.

Maintenant, M. le curé, faites votre quête. Et si ces dames ne sont pas rancunières comme des dévotes, qu'elles me pardonnent, et qu'elles vous le prouvent.

J. BLANPIED, C. SS. R.

L'ORDO DE 1904

L'**O**RDO *provinciæ Marianopolitanæ*, ainsi que « l'Ordo des offices chantés » pour l'année 1904, sera en vente à la fin de cette semaine à l'archevêché et chez plusieurs libraires de cette ville.

C'est avec plaisir que plusieurs remarqueront dans l'Ordo latin, à la suite du mois de décembre, quelques pages laissées sans impression, afin qu'on y inscrive des notes de messes ou autres. C'est un supplément accordé à ceux pour qui la page non imprimée à la suite de chaque mois ne suffit pas.

Mais « l'Ordo des offices chantés » offre une amélioration plus considérable. Non seulement on y trouve, comme cette année même, un troisième chiffre indiquant la pagination du *Paroissien noté* dont font usage un si grand nombre de chantres non salariés par les fabriques ; mais on y lit, tout comme dans l'Ordo latin, un double office les jours où l'on fait quelque solennité. Précédemment, en effet, en ces jours l'Ordo des chantres n'indiquait que la messe et les vêpres de la solennité. C'était là l'indication qui a toujours prévalu. Mais, comme depuis quelques années, il est devenu certain que les messes des solennités ne peuvent être chantées que dans les églises et chapelles absolument publiques, l'auteur a indiqué pour la pre-

mière fois la messe et les vêpres du jour, à l'usage des chapelles de communautés qui ne peuvent célébrer la solennité. De la sorte l'Ordo des chœurs est complet comme celui des prêtres et peut réellement rendre le même service dans les chapelles que dans les églises. Mais cette innovation ayant son contre-coup pécuniaire et entraînant une plus grande dépense, le rédacteur se voit dans la nécessité d'en élever le prix. Désormais l'Ordo des offices chantés sera de 15 centimes au lieu de 10.

Le prix des Ordo est donc comme suit : Ordo relié 35c., Ordo perforé 30c., Ordo simplement broché 25c., Ordo des chœurs 15c.

Ceux qui achètent pour eux-mêmes doivent s'adresser ou à l'archevêché ou chez un libraire ; ceux-là seuls qui font le commerce et achètent à la douzaine peuvent s'adresser chez les imprimeurs, MM. Arbour & Laperle, 419 et 421 rue Saint-Paul, Montréal.

CHRONIQUE SHERBROOKIENNE



la date du 2 octobre, M. J.-A. Chicoyne, M. P. P., publiait, dans le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, un article bien important pour l'histoire de la vie catholique et française, à Sherbrooke.

M. le député de Wolfe est un compilateur avisé. Il possède toute une mine de documents et de petits papiers intéressants. Son départ apparemment définitif de Sherbrooke, au printemps dernier, est pour nous une perte sèche, que rien ne saurait compenser.

Or, sur les bords de la rivière Yamaska, où il demeure maintenant, M. le député n'oublie pas ses vieux amis. Sous le titre suggestif : « Les débuts d'une œuvre », il parle donc à ses lecteurs de Saint-Hyacinthe des origines de l'histoire religieuse sherbrookienne.

La première messe célébrée dans la région des Cantons de l'Est fut dite à Drummondville, le jour de la Fête-Dieu, en 1815, par Messire Jean Rimbault, curé de Nicolet.

L'année suivante (1816), le même M. Rimbault célébrait la messe au château de M. Felton, au Belvédère, situé à quelques arpents de Hyatt's Mill (aujourd'hui Sherbrooke).

Ce M. Felton, ex-officier de marine, jadis sous les ordres de Nelson, à Trafalgar, était venu se fixer en nos régions avec le titre officiel de « commissaire pour la vente des terres de la Couronne ».

L'ancien officier, comme de juste, était protestant, mais sa femme était une espagnole catholique : Anna-Maria Vall.

C'est donc à la demande d'une signora della Vall (1), l'épouse du représentant de la Couronne anglaise, que le premier prêtre français vint dans la zone du futur Sherbrooke. Voilà un fait providentiel qui méritera bien, dans douze ans, un beau centenaire. Je propose de l'appeler : *le centenaire de la messe du Belvédère*.

Mais M. Rimbault ne séjourna pas au Belvédère. Le premier prêtre résidant des Cantons de l'Est fut M. l'abbé Holmes, celui-là même qui fut plus tard, à Québec, le distingué professeur et le brillant conférencier que l'on sait. M. Chicoyne raconte, avec une très intéressante abondance de détails, quelle part remarquable l'abbé Holmes prit au développement de l'idée catholique et française dans les superbes régions qu'enclave aujourd'hui le diocèse de Sherbrooke.

Cette page de M. Chicoyne devrait occuper la place d'honneur au livre de vie de chacune de nos familles françaises des Cantons de l'Est.

Après l'avoir lue, je ne pouvais m'empêcher d'exprimer l'espoir, devant quelques confrères, que la plume alerte de M. le député de Wolfe soit bientôt mise en demeure de doter cette partie de la Province, que nous habitons, d'un grand et beau livre d'Annales.

Ah ! si j'étais à la place de M. le secrétaire de la Province !

Dans tous les cas, les pages d'érudit que signe de temps à autre

(1) Il est impossible de ne pas remarquer comme ce nom se rapproche de celui du nouveau secrétaire d'Etat papal, Mgr Merry *del Val*, l'ancien délégué au Canada.

M. Chicoyne méritent d'être conservées au livre d'or de l'histoire nationale.

* * *

L'histoire de l'Église de Sherbrooke aura droit, d'ailleurs, à ce qu'on lui donne une belle place dans les annales du Canada.

Tranquillement mais sûrement, dans les Cantons de l'Est, nos compatriotes d'une autre origine sentent le flot du sang français et de la vitalité française les submerger de plus en plus.

L'un de ces dimanches d'octobre (le 11) ce fut la bonne fortune du « Nouvelliste » de se trouver, en compagnie d'un confrère, dans un joli centre protestant, admirablement situé, où vous jureriez, de prime abord, qu'il n'y a pas de catholiques. C'est un village du comté de Compton, à quelques milles de Cookshire ; il a nom : Sawyerville. Nous étions là, à l'occasion des Quarante-Heures. L'affluence au confessionnal et à la sainte table nous émerveilla.

Sept ou huit églises protestantes vivent autour de la modeste chapelle catholique. Je parierais que, dans trente ans, la plupart auront disparu tandis que l'église du curé Perrin sera deux ou trois fois plus grande !

Ce qui est certain, c'est que les exercices des Quarante-Heures se firent là de façon fort édifiante.

Je ne sais pourquoi, les grandes cérémonies du culte m'émeuvent davantage quand elles se déroulent dans une chapelle plus modeste. L'accent de la foi gagne, semble-t-il, à être plus simple. Les choses grandioses étonnent avant de ravir, les manifestations plus frustes ravissent avant d'étonner. C'est tout aussi sincère et j'aime mieux cela. En d'autres termes, parmi les divers chemins qui mènent à Dieu, je préfère celui des *petites gens*. C'est peut-être parce que, comme la marraine de Beaumarchais, les *grosses gens* me paraissent souvent trop imposants ! « Elle est bien belle ma marraine, mais elle est bien imposante ! ».

* * *

Des petites gens assurément et de bien douces gens, pas imposants ni encombrants, ce sont nos Sœurs du Très-Précieux-Sang

de Jésus. Mais si petites elles sont, ces âmes, et assez ignorées du monde et de ses préoccupations, elles n'en sont pas moins aux yeux de Dieu dignes de sympathie et aux regards des chrétiens dignes de toute admiration.

Le jendi, 15 octobre, jour de la naissance au ciel — *dies natalis* — de sainte Thérèse, Mgr LaRocque recevait, au monastère de notre ville, la profession de trois nouvelles religieuses.

Elles sont une vingtaine, à Sherbrooke, ces religieuses du Précieux-Sang, qui prient et se dévouent, dans l'ombre et le silence, pour ceux du monde qui ne savent ni prier ni se dévouer.

L'une des professes du jour était la propre nièce de l'évêque de Sherbrooke. Une autre, venue de Saint-Hyacinthe, est parente de la vénérée fondatrice du Précieux-Sang, Sœur Caouette. La troisième est une enfant de Sherbrooke.

Les parents et les proches amis des jeunes épousées du Christ se pressaient nombreux dans le sanctuaire, trop petit mais si joliment décoré. Plusieurs prêtres assistaient Monseigneur. Entre autres : Mgr Chalifoux, M. le supérieur Lefebvre, aumônier du Précieux-Sang, M. le curé LaRocque, de Saint-Louis de France, à Montréal.

Comme toujours, la cérémonie fut touchante. Voir ces jeunes vierges, à qui volontiers le monde ferait fête, renoncer aux joies du siècle, c'est consolant sans doute au point de vue de la foi et c'est fortifiant pour sûr ; mais la loi de la nature a ses exigences et l'on comprend bien les larmes des chers parents, quand la nouvelle professe reçoit le voile, baise la croix, passe à son doigt l'anneau et laisse mettre sur sa tête la couronne. Ces insignes sont comme autant de symboles qui parlent éloquemment de sacrifice : le voile sépare du monde, la croix tourne vers Dieu, l'anneau unit à Jésus et la couronne promet le bonheur.....pour l'autre vie.

Quoiqu'en dise souvent le monde, ces « appelées » à la vie contemplative choisissent la meilleure part. C'est le thème que développa le prédicateur de la circonstance, l'un des professeurs du Séminaire.

« Sans doute, disait-il aux novices qui allaient devenir professes, sans doute la nature n'est pas morte en vous. Si sérieuse qu'ait été la préparation de votre noviciat, elle n'a pas étouffé chez vous la voix du cœur non plus que celle du sang. Et, à l'idée de vous séparer irrévocablement du monde, je m'assure que vous devez connaître quelque secrète angoisse. Consolez-vous pourtant et réjouissez-vous en Dieu. Nouvelles *Maries*, c'est la meilleure part que vous choisissiez. »

« C'est la meilleure part, parce que c'est la part de la vie solitaire avec Dieu ; c'est la meilleure part, parce que c'est la part de la vie de prière devant Dieu ; c'est la meilleure part, parce que c'est la part de la vie de sacrifice pour Dieu. »

« Cette vie de sacrifice, de prière et de solitude, concluait-il, après avoir exposé les pensées qu'appelle chacun de ces mots, il se trouve, par une coïncidence trop belle pour n'être pas voulue, que vous la commencez le jour de la naissance au ciel de la grande solitaire, de l'éloquente suppliante et de l'héroïque sacrifiée que fut la réformatrice du Carmel, sainte Thérèse. C'est de bon augure..... »

« Que la volonté du ciel donc et la vôtre se fassent : Devenez *Adoratrices du Précieux-Sang !* »

« Et, de même que ce Sang Divin vit avec nous, intercède pour nous et se sacrifie pour nous en la Sainte Eucharistie ; de même, vous, mes sœurs, vivez unies au Sang de Jésus, intercédez et priez ce Précieux Sang, pour son honneur sacrifiez vos travaux et vos vies. C'est une belle part, la *meilleure*. Elle ne vous sera jamais enlevée, pas plus au ciel que sur la terre. »

* * *

On ne comprend pas, souvent, dans le monde, les œuvres ainsi dites de vie contemplative. On s'incline devant les œuvres plus *pratiques*, dit-on, qui ont l'instruction ou le soin de l'enfance pour but, ou encore qui s'occupent des malades ou des Petits Vieux ; mais la vie de la prière et de l'adoration, notre siècle utilitaire ne la

comprend guère. Quelle vocation d'honneur pourtant que celle de monter la garde à la porte des divins tabernacles ! Il faut, ce semble, très peu d'esprit de foi pour ne pas le comprendre.

* * *

L'esprit de foi, puisque nous en parlons, nous apporte ces jours-ci de bien tristes pensées. Nous sommes en plein automne, en effet, et quand vient l'automne, la nature s'attriste. Les champs qu'on dépouillait naguère de leurs riches moissons, ont l'air d'une ruine où les vents charrient des restes de foin et des fétus de paille. Les collines et les montagnes exhibent au loin leur nudité mélancolique. Les feuilles tombent et s'en vont par les routes des grands chemins pour être foulées aux pieds. Les eaux des fleuves et des rivières roulent plus tristement, semble-t-il, leurs flots vers les grands cours et jusque vers l'océan. — L'automne dans la nature, c'est la vivante image de la mort !

Mais la nature ne meurt, elle, que pour revivre, après l'hiver, plus généreuse et plus forte ; tandis que l'homme, lui, qui s'en va vieillissant, sait par l'expérience de tous les jours que la vie qui l'abandonne ne lui sera jamais rendue, et qu'une fois sur la rive de l'éternité, il ne reviendra plus vers celle du temps.

Demain, c'est le 2 novembre ! *De profundis clamavi !*

* * *

✓ Dans le dernier mouvement ecclésiastique, j'aurais du noter que, depuis l'août dernier, M. l'abbé Favreau est vicaire à Saint-Jean-Baptiste de Sherbrooke-Est et que M. l'abbé Rhéaume, après quelques mois de vicariat à Magog, vient d'être nommé vicaire du doyen des prêtres de Sherbrooke, le vénéré M. Queen, curé de Richmond.

LE NOUVELLISTE SHERBROOKIEN.

1^{er} novembre 1903.